

T 310, 8

Sans titre

Un jeune homme, fils du roi, mauvais sujet, détesté. Il va se promener dans la ville, voit une fée assise sur une chaufferette. Il va chercher de la poudre et, pour la faire brûler, la met dedans.

— Tu m’as fait une farce, mais je te prendrai plus tard.

Le prince demande une princesse en mariage, l’épouse. Au bout de neuf mois, [sa femme] accouche.

On invite les fées au baptême, excepté la vieille. Toutes lui donnent beauté, richesse, etc. Sa marraine qui était la fée gentille ne disait rien. Elle voit venir une grosse araignée qui descend de la cheminée, monte au berceau et emporte l’enfant.

Cris.

La fée gentille s’avance et dit :

— Prince, vous [2] ne l’avez pas invitée, que lui avez-vous fait ?

— C’est un oubli.

La fée gentille souhaite en l’absence de la fée Carabosco.

La Carabosco lui fit faire une tour.

Deux princes s’étaient disputés, voulaient se tuer dans leur chambre :

— Allons dans les bois nous quereller !

Ils arrivent, furieux, se battent près de la tour. La princesse entend le bruit, s’avance, n’ayant jamais vu d’homme, crie :

— Malheureux, vous vous faites du mal ! Des gros perroquets¹ !

— Qui est-ce ? disent les princes.

Ils se rangent, se cachent et voient une vieille qui crie :

— Belle aux cheveux d’or, jette tes cheveux, que je monte.

— Ah ! maman, il est venu des gros perroquets se battre ; pas comme les autres, comme ce qu’il y a sur les images.

Le lendemain, la fée s’en va. Les princes complotent d’enlever la fille. Un crie :

— Belle aux [...], oh ! jette tes cheveux !

Elle les jette et ils montent.

— Perroquets ?

— Non, des hommes. Pourquoi restez-vous là, enfermée par une sorcière ? Nous vous sauverons.

Elle avait des perroquets qui comprenaient ce qu’elle disait.

— Je ne peux pas partir aujourd’hui, mais dans quelques jours.

Ils s’en vont.

Trois jours après, ils viennent la chercher. Ils l’emmènent.

La fée arrive au pied de la tour.

— Jette tes cheveux [...]

¹ La jeune fille ne connaît d’autres êtres que les perroquets que la Carabosco lui a donnés.

Elle recommence. La fée *par* sa baguette, demande à être en haut de la tour. Elle y arrive et [3] un perroquet lui dit :

— Partie, mademoiselle, en croupe, à cheval avec beau monsieur qui a dit vous, magicienne.

Elle monte au plus haut de la tour et les aperçoit au loin, elle et un monsieur.

— Je te souhaite de te tourner en grosse chatte blanche.

Et c'est fait :

— Miaou.

Il dit à son camarade :

— Qu'allons nous faire de cela ?

La chatte se sauve dans les bois et eux s'en vont.

Longtemps après, un fils de roi. Le père dit :

— Je suis vieux , je veux te donner ma couronne.

— Non. Gardez-la, moi j'aime mieux aller à la chasse ; je ne suis jamais plus heureux.

Demain, j'y vas.

Il y va, aperçoit un beau château dans les bois : « Qu'est-ce cela ? »

Parterre fleuri.

Il entre, voit un gros chat tenant un cheval par la bride. Le chat s'avance et lui dit :

— Bonjour.

Il entre dans la cuisine, voit une grosse chatte en cuisine. La chatte lui souhaite le bonjour. Il entre dans une autre chambre, voit deux matous qui le saluent, le prennent par la main comme avec² des mains et le conduisent au salon où [se tient une] Belle chatte blanche qui l'embrasse :

— Mon prince, je vous salue.

Elle lui offre un [...] ³. On mange ensemble.

— Restez souper avec nous.

— Non, ma belle chatte, je suis à la chasse et je dois rentrer le soir.

Le soir, grand souper, [4] [avec] tous les chats et les chattes.

C'était la fée gentille qui avait donné tous ces chats à sa filleule pour la distraire.

Après souper, instruments, bal.

Le lendemain, ils vont le conduire, après promesse de revenir.

Ce jeune homme s'appelait Myrtil.

Au bout de trois jours, il retourne à la chasse.

Bien reçu, [il y] passe huit jours et se dit : « Que va dire mon père ? » Il dit à la chatte :

— Ayez l'obligeance de me réveiller demain matin pour que je parte.

— Oui.

Mais le soir, en partant, [elle dit]:

— Coupez-moi la tête et la queue que vous mettrez dans une boîte dans votre poche.

— Non, [vous êtes] trop bonne.

Tous se mettent à pleurer. Il s'en va, mais la chatte criait toujours :

— Mon prince, coupez-moi la tête et la queue.

— Je ne [veux pas].

Il prend son sabre, les coupe et met la boîte dans sa poche.

Aussitôt le château disparaît ; rien n'en reste.

Il s'en fut, effrayé.

² = Comme s'ils avaient des mains.

³ Mot surchargé. On lit *rafraîchi*, abréviation possible pour *rafraîchissement*.

Il arrive, désolé. Sa mère l'interroge. Il pleure toute la nuit. Le roi, inquiet :
— Mon fils, [...] ⁴ par magicien.
[.....]
— Quand vous vous lèverez, vous tirerez la boîte et l'ouvrirez.
Elle tombe par terre et il se présente une princesse :
— C'est moi ⁵ qui a été sauvée de la fée Carabosco. Vous m'avez sauvée !

Recueilli en octobre 1886 à La Machine auprès de la mère Louise [Pougaud, veuve] Gautier, [née à Isenay en 1818], [É. C. : Jeanne Pougaud, née le 28/05/1816 à Isenay, mariée le 23/11/1856 à La Machine avec Louis Gauthier, journalier lors de son mariage, puis mineur, décédé le 23/02/1886 ; et décédée le 18/07/1891 à La Machine]. Titre original : La Chatte blanche⁶. Arch., Ms 55/1, Cahier La Machine, p. 2-3 ter.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, I, n° 8, vers. F, p. 179. (« Continué par T 402⁷.) »

⁴ Lacune : sous l'influence ? d'un magicien.

⁵ Au dessus de : C'est moi..., trois mots dont un illisible : mon cousin [germain ?].

⁶ Cette version n'a pas de titre dans le Catalogue. Pourtant, P. Delarue a noté "Persillon" à côté de celui de M.

⁷ Il s'agit de la version n° 13, Catalogue, II, p. 41.